

... Maintenant que cette rentrée...

Jacques Lanctôt

Numéro 27, mars 1990

Images imaginaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025567ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025567ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lanctôt, J. (1990). ... Maintenant que cette rentrée... *Urgences*, (27), 18–20.
<https://doi.org/10.7202/025567ar>

... Maintenant que cette rentrée...

Jacques Lanctôt

... Maintenant que cette rentrée s'est effectuée et que les douceurs ont repris le dessus, la chatte rousse ronronnant d'un air hébété au-dessus de la bouche d'air chaud, il me faut commencer cette histoire, m'entourant de mes notes précieuses, laissant loin derrière la maison de la rue des Récollets, l'hôtel Nacional dans l'île caïmanesque où Hemingway aimait prendre ses aises, mon HLM de La Courneuve et mes solidarités mort-nées, et la triste prison de Saint-Vincent-de-Paul qui est aujourd'hui comme un feu éteint. De recommencer à nouveau à zéro me glace et me terrifie, ne fait qu'accentuer le dépaysement, ce nouveau décor autour de moi aidant à l'isolement qui m'a toujours accompagné depuis l'âge de quinze ans, quand j'ai laissé définitivement les jupes de ma mère, cherchant puisqu'il le faut bien une nouvelle éthique peut-être, ou tout simplement une nouvelle histoire pour passer le temps d'une dérive à l'autre ou tout simplement un silence qui me ferait comprendre ce que je me refuse à comprendre et à admettre dans ma mauvaise conscience de mauvais perdant. Mais auparavant il me faut régler certains comptes, ne pouvant plus retenir ce qui en moi appelle à la guerre et à la vengeance, engageant déjà toutes mes forces bien au-delà de cette triste histoire alors que tout mon corps rêve déjà de repos, de bouillonnement et de caresses, oscillant en ce moment même entre mon travail de correcteur et de factotum dans cette petite maison d'édition perdue au bout du monde et mes séances d'amour avec une gitane mi-bête qui n'a rien perdu de ses origines. Je ne sais pas pourquoi cette déchirure refait soudainement surface en moi alors que je croyais tout oublié et bien noyé dans la bière et le scotch, après m'être défait des remords — il y a des centaines de raisons pour se défaire des remords, mais est-ce que je sais pourquoi on se sent toujours coupable de ne plus croire en Dieu, de détester son père, d'avoir trop aimé? — pour ne plus avoir l'impression, sans doute, de tourner en rond entre la réalité et l'infini de tout rêve.

Alors, je sors, un peu ivre, je remonte la rue de la Visitation, je traverse le parc Lafontaine, c'est maintenant la nuit et le parc, comme tous les soirs, grouille de jeunes garçons s'offrant en commerce de toute sorte. Je me dis qu'il y a beaucoup

d'impudeur et de tristesse dans ces plaisirs de la chair auxquels je n'ai jamais goûté et tant qu'à offrir mon corps, ce n'est pas ce théâtre que je choisirais ni ces vieux voyeurs qui se fichent bien de la grande noirceur qui brouille de long en large mes pensées les plus saugrenues, mais plutôt un lieu neutre où il ne serait pas nécessaire de mourir à la fin de la vie. Mais déjà des truands dont les yeux brillent dans la nuit s'approchent de moi en reluquant l'emplacement de mon portefeuille, et je sens sous leur sourire — une blessure mal guérie trouant ce qui leur sert de bouche — l'insouciance du monde, une fin prochaine. C'est tout le pays que je redécouvre et qui me monte soudainement à la figure, m'effoiant de tout mon long entre deux arbres tandis qu'ils m'empoignent solidement, ayant tôt fait de me dépouiller de tout mon bien, c'est-à-dire quelques dollars, un chèque non encaissé et des papiers d'identité. Et je reste là à pleurer, frappant la terre de mes poings bientôt ensanglantés, ne sachant plus ce qu'il conviendrait de maudire en cet instant où un océan d'amertume me sépare de tout ce qui continue de respirer autour de moi, seule la pensée de la gitane en larmes, quelque part dans l'appartement dérisoire de la rue de la Visitation m'encourageant à me relever, à reprendre ma marche, honteux de cette râclée, de ce premier contact, après tant d'années, avec Montréal devenue une ville de rien du tout, un fleuve nonchalant sous un ciel infiniment tragique où tout ce qui est mis en scène respire la mort à brève échéance. Je distingue un peu plus loin des ombres qui ne semblent pas se soucier de ma présence, et je me sens soudainement à l'étroit dans la parenté des autres, ne sachant plus comment me retrouver dans ma folie de faire advenir ce qu'il reste du désir et du rêve meurtri: je n'ai jamais été très sûr d'être un révolutionnaire, encore moins un écrivain, alors comment faire advenir la beauté qui se laisse si peu voir? Puis à nouveau une main sur mon épaule, c'est ce grand barbu illuminé que j'avais croisé quelques instants auparavant, et il me tend une bouteille enveloppée dans un sac brun en papier que je suis obligé de prendre et de porter à ma bouche malgré le haut-le-cœur et tout le dégoût qui m'emplit, comme ne pouvant pas échapper au rituel de la détresse, la rue Rachel tout devant moi, avec son casino gaspésien très coloré, le barbu au regard fou souriant dans cette solidarité nouvelle: «Est-ce que t'aurais pas trente sous à me donner?» Cette question comme une mer d'incompréhension entre moi et le reste du monde, ma gitane mi-indienne ne m'ayant-elle pas dit:

« Comment pourras-tu échapper à ta propre colère, à ton propre désespoir, sinon dans l'écriture, qui est la sœur de l'angoisse ? » Qu'aurais-je pu ajouter, sinon que tout devient simple lorsque la phrase surgit des complicités qui me collent à la peau, encombrant mes lectures qui ne sont rien d'autres qu'une longue traversée du désert.

Puis devant moi, le poste de police où vingt ans plus tôt j'avais été amené pour y être questionné à propos d'une carabine tronçonnée trouvée dans une camionnette que j'avais louée quelques heures plus tôt. C'est d'abord la lumière crue des néons, cette blancheur comme une agression sur la nuit, puis les questions d'usage du policier de service qui a dû abandonner son bureau où il écoutait la télévision, pour entendre ma déclaration de vol, puis cette illumination malsaine dans les yeux du policier lorsqu'il entend mon nom. Je suis à nouveau embarrassé de cette intimité non voulue, las de faire mon numéro de revenant, seulement ce vague sentiment de culpabilité qui s'empare à nouveau de moi. Je suis prêt à tout avouer, à tout admettre, est-ce que je sais seulement de quoi est faite ma liberté ou ce que pense ce policier qui me scrute du regard, se permettant des commentaires que je ne comprends pas.

C'est à nouveau le monde extérieur, comme un labyrinthe avec ses consignes, la procession permanente des gens allant et venant, mille petites vies, petits souffles, petites misères à s'en sortir pour échapper à l'épouvantable ordinaire, la raison pouvant bien prendre une débarque en attendant que je retombe sur mes pattes et que je me laisse emporter par la fureur, celle des mots, des désirs, du projet de toute vie quand le printemps est promis au bout du tunnel. Le grand barbu illuminé à la bouteille de vin est toujours là et il m'attend tel l'incarnation de la désespérance, comme un chien-chien perdu à qui on a eu le malheur de faire une caresse ou tout simplement d'adresser un regard. Il neige et je n'ai plus rien à attendre, j'en pleurerais tellement ce rêve a perdu toute sa transparence — un rêve qui n'est pas fait pour être ridiculisé ni pour être vidé de tous les savoirs accumulés depuis la première nuit —, cette impression d'avoir marché pour rien, d'avoir lutté pour rien dans l'honteuse abstinence, moi-même au milieu de tout ce vide, éparpillé dans mes dédoublements sans que je puisse jamais me retrouver dans ce projet audacieux de changer le monde.